

Études littéraires africaines

BENARAB (Abdelkader), *Colonialisme et résistance : anthropologie africaine et littérature afro-américaine*. Paris : L'Harmattan, 2017, 130 p. – ISBN 978-2-343-11144-5

Charles W. Scheel



Number 48, 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1068446ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1068446ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Scheel, C. W. (2019). Review of [BENARAB (Abdelkader), *Colonialisme et résistance : anthropologie africaine et littérature afro-américaine*. Paris : L'Harmattan, 2017, 130 p. – ISBN 978-2-343-11144-5]. *Études littéraires africaines*, (48), 227–228. <https://doi.org/10.7202/1068446ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Quoique les adversaires se révèlent variés – allant des députés profiteurs, « amants de la vie grasse » (p. 235), aux révoltés sénoussistes menés par le Mahdi Belal –, tout semble inviter à lire *Le Monde noir* comme une épopée. Marcel Barrière se revendique du genre dès les premiers mots de sa préface (p. 5) et entend même faire de ce roman le premier volume d'un diptyque intitulé *La Dernière Épopée*. Pourtant, si le récit se place sous le signe de l'*Énéide*, dont quelques vers sont cités dans les pages liminaires, la lecture de cette fiction volontiers descriptive et prospective invite à l'inscrire dans une autre veine virgilienne. Bien plus qu'aux tergiversations d'Énée à Carthage ou à ses périple dans le Latium, c'est aux vers rustiques des *Géorgiques*, chantant l'agriculture, le commerce et la beauté des terres fertiles, que fait songer la prose souvent poétique du *Monde noir*. Le continent ne dit d'ailleurs pas autre chose dans la prosopopée qu'il adresse à Baratine, hésitant au seuil de sa destinée : « Mais le temps est passé des épopées sanglantes. L'avenir est à la paix, aux échanges, au bonheur de vivre et aux moyens d'augmenter les ressources de la vie » (p. 124). Il serait certes loisible de reprocher à Marcel Barrière un indubitable ethnocentrisme, qui conduit les personnages à considérer les populations africaines avec une bienveillance paternaliste et prive ces dernières de tout accès à la parole : il n'en demeure pas moins que Baratine prophétise l'avènement de poètes noirs et de « chantres sublimes de la nouvelle Afrique » (p. 174). On ne peut dès lors que se rendre à l'avis argumenté du préfacier : *Le Monde noir* mérite – aujourd'hui peut-être plus que jamais – d'être relu pour son souffle irénique, pour les raffinements de sa construction et de son style et pour ses prémonitions vertigineuses, qui invitent à prendre pleinement au sérieux l'hypothèse de fictions pensantes.

■ Ninon CHAVOZ

BENARAB (ABDELKADER), *COLONIALISME ET RÉSISTANCE : ANTHROPOLOGIE AFRICAINE ET LITTÉRATURE AFRO-AMÉRICAINES*. PARIS : L'HARMATTAN, 2017, 130 P. – ISBN 978-2-343-11144-5.

À en croire une quatrième de couverture prometteuse, cet essai « s'attache à montrer les différentes luttes et résistances des pays africains et noirs américains pour s'affranchir du joug colonial imposé par l'Europe et l'Amérique ». L'auteur avance aussi, prudemment, que « c'est peut-être là un des premiers essais d'un intellectuel algérien qui a tenté d'étudier dans le même élan la littérature

afro-américaine et les mouvements d'émancipation africains liés organiquement par le même idéal ». C'est en effet l'originalité d'une telle tentative qui est susceptible de séduire.

Après lecture de cet opuscule, on doit néanmoins s'avouer déçu car les autres qualités vantées en quatrième de couverture (attestées pourtant par la préface bienveillante de Lilyan Kesteloot) ne sont pas au rendez-vous : Abdelkader Benarab n'approfondit pas « la période cruciale des origines du réveil afro-américain », l'ouvrage n'apporte pas « de précieux éclairages sur les mouvements concomitants de résistance anticolonialiste en Afrique du Nord », et « sa contribution aux études négro-africaines et américaines » ne constitue pas « un excellent syllabus pour les étudiants et les chercheurs qu'elle initiera à l'histoire tourmentée de ces autres frères de combat ». Certains des chapitres peuvent sans doute être utiles comme support de cours de civilisation très généraux ou pour de jeunes étudiants, mais aucun chercheur en histoire, en anthropologie, en littérature ou en philosophie n'y trouvera quoi que ce soit de nouveau : de fait, le contenu des divers chapitres repose en grande partie sur des citations de seconde main puisées dans des manuels ou des encyclopédies, souvent anciens.

Le corpus afro-américain, auquel sont consacrés six chapitres sur la douzaine que comporte l'ouvrage, s'arrête en 1940 avec *Native Son* de Richard Wright dont la présentation – reposant manifestement sur la traduction française du roman, sans recours aucun aux études critiques consacrées à ce chef-d'œuvre de la littérature américaine – est empreinte d'erreurs de lecture et de remarques qu'il faut qualifier de consternantes. Quant au chapitre sur *Batouala* de René Maran, dont l'insertion dans le plan de l'ouvrage reste d'ailleurs inexpiquée, il donne lieu à des commentaires très peu sagaces (« le récit est élégant et sans complications », p. 106) et parfois erronés. Ainsi, ce n'est pas « l'infidélité de la femme de Batouala qui finit par provoquer la mort du héros » (p. 106) mais les griffes d'une panthère pendant une chasse – épisode qui devrait suffire à s'étonner de l'affirmation lénifiante selon laquelle « la substance romanesque » du livre est à chercher dans « l'harmonie de la nature africaine » (p. 106). Ces multiples défauts et de nombreuses formulations obscures ou incorrectes – qu'une relecture éditoriale aurait pu effacer – rendent difficile l'appréciation d'un ouvrage dont le thème est intéressant mais trop ambitieux pour à peine 130 pages et dont le traitement oscille malaisément entre diverses approches critiques.